

Les couloirs du pouvoir

Événement sur les écrans romands avec la sortie le 17 septembre de «Mais im Bundeshuus - le génie helvétique». Jean-Stéphane Bron promène sa caméra dans les coulisses du Palais fédéral. Entretien

Les "héros":



Josef Kunz
(UDC)
58 ans.
Grosswangen (LU).

Agriculteur dès l'âge de 19 ans. Il s'occupe d'une exploitation qui appartient à sa famille depuis le XVIe siècle.



Maya Graf
(Verts)
41 ans.
Sissach (BL).

Assistante sociale de formation. Elle exploite, en famille, un domaine agricole biologique et aime se consacrer aux animaux.



Johannes Randegger
(PRD)
62 ans.
Bâle.

Titulaire d'un doctorat en chimie. Il est responsable de Novartis Services Suisse et gère différents mandats pour la chimie bâloise.



Liliane Chappuis
(PS)
48 ans.
Corpataux (FR).

Enseignante et cheffe de projet informatique. Syndique de sa petite commune et vice-directrice d'une PME.



Jacques Neiryneck
(PDC)
72 ans.
Ecublens (VD).

Mineur, colon, chercheur, enseignant, écrivain, journaliste et libraire. Il se définit comme un catholique critique.

Festival de Locarno. Piazza Grande, 1 h 30 du matin. Plus de six mille personnes veillent encore pour suivre les tribulations de cinq membres d'une commission parlementaire chargée d'élaborer une loi sur le génie génétique (Gen-Lex).

Qui aurait cru qu'un tel sujet puisse passionner autant de gens à une heure aussi indue? Son réalisateur, pardi! Jean-Stéphane Bron, qui se sert de ce thème comme prétexte pour plonger au cœur de l'appareil démocratique helvétique et mettre en lumière les coulisses du Palais fédéral à Berne. Un documentaire construit comme une fiction qui mêle habilement humour, émotion et suspense.

«Au début, je ne me serais pas donné de l'argent à moi-même», reconnaît le metteur en scène lausannois de 34 ans. Un pari audacieux transformé, qui trouvera son apogée le 15 septembre, puisque pour la première fois un film sera projeté au Parlement fédéral. Rencontre autour d'un café bien torréfié, mais pas génétiquement modifié...

Pourquoi avez-vous choisi une commission parlementaire sur le génie génétique?

Il fallait un sujet qui implique émotionnellement le spectateur. Cette commission pose des questions importantes sur notre place dans le monde. Est-ce qu'on a le droit d'intervenir sur la nature?

Comment s'est opéré le choix de vos «cinq héros» parmi les vingt-cinq parlementaires qui constituaient cette commission?

Il s'agit vraiment d'un casting. On a cherché des personnes qui possédaient un réel potentiel narratif. Il fallait aussi que les principaux partis gouvernementaux soient représentés, qu'il y ait des femmes et des hommes, des Romands et des Alémaniques.

Le film est très scénarisé, presque construit comme un feuilleton...

Cet aspect est lié au fait qu'on a tourné en plusieurs épisodes, puisque la commission se réunit à peu près deux fois par mois. Il se passait souvent trois-quatre semaines avant que l'on retourne filmer.

Avez-vous été frustré de ne pas pouvoir assister aux débats?

On est rentré une fois dans la salle et on s'est fait jeter après dix minutes. Le film joue sur cette frustration. Il s'agit d'un processus de reconstruction du réel, car on ne sait pas vraiment ce qui s'est passé...

On a souvent l'impression que la stratégie l'emporte sur le débat...

Au départ, ils voulaient tous m'expliquer ce qu'ils pensaient des OGM, alors que je cherchais plutôt à les amener sur le terrain de l'émotion, de savoir ce qu'ils éprouvaient réellement. Pour finalement arriver à ce qu'ils incarnent vraiment, comme un acteur le fait, leurs personnages.

Vous semblez plus empathique avec Maya Graf et Josef Kunz, les deux paysans...

Je pensais que les spectateurs s'identifieraient plus aux paysans puisqu'ils sont directement concernés par cette problématique. L'émotion se construit autour d'eux. Alors qu'on regarde un personnage comme Johannes Randegger de plus loin, car il incarne la puissance, l'argent et l'économie...

On a le sentiment que Johannes Randegger est le «méchant»...

Effectivement, Johannes Randegger possédait plus une charge négative. Il a un peu le rôle du «bad boy».

Pendant la première partie, Maya Graf, la débutante, et Johannes Randegger, le vieux stratège, sont omniprésents...

Il y a une construction d'opposition entre ces deux personnages. Le vieux lion qui joue sa dernière carte et la jeune lionne mordante qui débarque.

Maya Graf apporte beaucoup dans le dispositif dramaturgique par les idées qu'elle défend, mais aussi par sa fraîcheur. Elle découvre que son point de vue compte. Alors que Johannes Randegger incarne, pour elle, une sorte de figure paternelle.

Par contre, la représentante socialiste, Liliane Chappuis, est très en retrait...

Elle apparaît peu en raison de sa nature réservée, néanmoins elle occupe une place importante dans le dispositif pour recentrer les enjeux. C'est quelqu'un d'assez touchant. Et le fait qu'elle soit moins présente à l'image ne veut pas dire qu'elle n'a pas eu d'influence sur les débats.

La position de Jacques Neiryck semble particulière...

J'ai opté pour Neiryck, car il incarnait l'aspect réflexif. En plus, il a de l'humour. J'étais loin de me douter qu'il allait jouer un rôle aussi important en termes de dramaturgie, de retournement de situation. A la base, il devait commenter un peu de haut la situation, être en retrait. D'ailleurs, il est bien connu que le professeur arrive en cours après les élèves...

C'est aussi un film sur la parole...

Oui. Sur comment des visions différentes du monde s'opposent dans un lieu qui possède ses codes et ses rites.

Une décision est faite de hasard, d'arguments meilleurs que d'autres, de pragmatisme, de bon sens et de coups de force. Le «deal» et le dialogue sont l'essence même du processus démocratique. D'ailleurs, encore heureux qu'ils discutent pendant des heures!

Propos recueillis par Selim Atakurt